

## Dominique Desanti du côté des passeurs de langues

Dominique Desanti, *Eisa-Aragon. Le Couple ambigu*, Paris, Belfond, 1994, 415 pages.

Dominique Desanti, *Le Roman de Marina*, roman vrai, Paris, Belfond, 1994, 388 pages.

Dominique Desanti, *Vladimir Nabokov*, essais et rêves, Paris, Julliard, 1994, 229 pages.

Dominique Desanti, *Les Années passion*, roman, Paris, Presses de la Renaissance, 1992, 350 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1995). Compte rendu de [Dominique Desanti du côté des passeurs de langues / Dominique Desanti, *Eisa-Aragon. Le Couple ambigu*, Paris, Belfond, 1994, 415 pages. / Dominique Desanti, *Le Roman de Marina*, roman vrai, Paris, Belfond, 1994, 388 pages. / Dominique Desanti, *Vladimir Nabokov*, essais et rêves, Paris, Julliard, 1994, 229 pages. / Dominique Desanti, *Les Années passion*, roman, Paris, Presses de la Renaissance, 1992, 350 pages.] *Liberté*, 37(2), 127–138.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

## LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAËTAN BRULOTTE

### DOMINIQUE DESANTI DU CÔTÉ DES PASSEURS DE LANGUES

*Dominique Desanti, Elsa-Aragon. Le Couple ambigu, Paris, Belfond, 1994, 415 pages ; Le Roman de Marina, romanvrai, Paris, Belfond, 1994, 388 pages ; Vladimir Nabokov, essais et rêves, Paris, Julliard, 1994, 229 pages ; Les Années passion, roman, Paris, Presses de la Renaissance, 1992, 350 pages.*

Essayiste, biographe, romancière, Dominique Desanti, qui vit à Paris, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. Partie prenante de l'histoire de ce siècle, elle a personnellement connu nombre de grands écrivains et d'artistes qui en ont infléchi le sens. Après avoir fait paraître un attachant roman intimiste en 1992, *Les Années passion*, elle publie coup sur coup trois essais biographiques qui imposent sa découverte à ceux qui, au Québec, la connaîtraient encore peu ou mal, tout autant que celle des auteurs fascinants dont elle parle.

Au plan formel, *Elsa-Aragon* est une biographie croisée, comme il se devait, alors que *Le Roman de Marina* est un « romanvrai », comme l'appelle l'auteur, qui recourt abondamment aux textes poétiques de l'écrivain puisqu'ils se tissent étroitement au roman existentiel de Marina Tsvétaeva. Quant au *Nabokov*, ce n'est pas tant

une biographie qu'un essai fantasmé, un voyage romancé à travers les faits vécus : l'ouvrage est écrit au *vous*, comme si on s'adressait à l'auteur de *Feu pâle*, rappelant le *tu* romanesque (et presque épistolaire) des *Années passion*.

Ces trois livres ont ceci en commun qu'ils abordent le destin de trois écrivains russes qui sont contemporains les uns des autres et sont aussi des passeurs de langues et de cultures. Deux sont allés vers le français, l'autre vers l'anglais. Si Elsa (née Kagan, à Moscou, en 1896) réussit dans sa vie et son œuvre sa migration culturelle et linguistique, aux côtés d'Aragon plus qu'à ceux de son premier mari André Triolet, Marina Tsvétaeva (née à Moscou en 1892) rate à la fois son adoption par Paris et sa réintégration finale à sa culture. Quant à Nabokov (né à Saint-Petersbourg en 1899), il sera l'émigré qui aura bâti une œuvre solide dans ses deux langues de création. Tous habités par le mal du pays, ils le crient sur tous les tons dans leurs textes, et se définissent comme sans patrie, la patrie essentielle de l'écrivain étant sa langue. Ces destins exceptionnels se sont croisés dans l'entre-deux-guerres à un moment unique, en Europe, où la vie intellectuelle est intense, animée qu'elle est, notamment, par les grands débats sur le matérialisme dialectique et le freudisme. C'est la seule fois que la France a connu une émigration politique aussi prestigieuse. Autant que Londres, Berlin, Prague, Paris voit alors défiler l'avant-garde picturale, musicale et littéraire russe, avec, entre autres, Malevitch, Tatline, Rodtchenko, Archipenko, Chagall, Diaghilev, Stravinski, Rachmaninov. Les courants russes du futurisme, du formalisme, du symbolisme et de l'acméisme, bientôt du réalisme socialiste, se mélangent aux mouvements français, dont le cubisme et le sur-réalisme. C'en est étourdissant.

Dominique Desanti connaît de l'intérieur cette époque fabuleuse et le milieu de l'émigration russe. Fille d'un

conseiller juridique franco-russe, elle a appris la langue, de sorte qu'elle peut lire ces auteurs en russe autant qu'en français ou en anglais. Elle puise abondamment non seulement dans les œuvres, mais aussi à des sources intimes comme les journaux et la correspondance. Elle a également connu nombre des personnes dont elle parle, au premier rang Elsa et Aragon, ainsi que Nabokov dont le père était un ami intime du sien. Elle évoque encore des témoignages d'auteurs qu'elle a rencontrés, de Neruda à Sollers, de Romain Gary à Clara Malraux. Là où elle doute, elle prend la peine de vérifier en s'entretenant avec d'autres écrivains et chercheurs qui ont pu être en contact avec les personnes concernées.

À travers ces trois ouvrages simultanés se trouve ainsi reconstitué un épisode passionnant de l'histoire littéraire, sous l'angle original des migrants. Le destin de ces auteurs s'esquisse sur un arrière-fond de massacre et de sang, déchiré par des luttes idéologiques majeures et dont le hurlement figé de *Guernica* tente de résumer la violence : d'un côté, le rêve communiste d'une humanité nouvelle et la ferveur révolutionnaire, auxquels ont participé, une bonne partie de leur vie, Elsa et Aragon ; de l'autre, le rejet de ce rêve, l'inconfort de l'exil, la nostalgie d'un monde disparu, la lucidité douloureuse et la certitude que la Russie ne deviendrait plus ce qu'elle était : c'est le camp de Nabokov. Marina Tsvétaeva, elle, se voit ballottée entre les deux : Russe blanche, émigrée de 1922 à 1939, et refusant la religion communiste, elle restera mariée toute sa vie à Serge Efron, pro-soviétique aveugle, dont elle aura trois enfants et dont l'aînée suivra les idées du père. Elle ne parviendra pas à se sentir heureuse en liberté et, en 1939, contre tout bon sens, choisira de regagner l'URSS, où on la considérera comme une ennemie.

Autour de ces figures littéraires majeures, tout un univers se construit dans le désordre des bouleversements sociaux, dans l'épuisement des périples migratoires, dans le transbordement des valises, dans la fumée des nuits philosophico-littéraires, entre le samovar et la vodka. D'un livre à l'autre, des recoupements montrent un même réseau de relations à l'œuvre. Nabokov a connu Marina Tsvétaeva et Elsa. Le mari de Tsvétaeva a assisté au meurtre du père de Nabokov, aristocrate libéral, attaque qui visait en réalité Milioukov (cofondateur du parti Cadets). Autour de Marina tournent des personnes qu'Elsa et sa sœur rencontrent ou aiment, dont le poète apprécié des communistes, Maïakovski, le critique marxiste Ossip Brik, le Prix Nobel sentimental et censuré Pasternak, capable, selon Ehrenbourg, d'entendre battre un cœur mais non le bruit du siècle en marche. Non seulement les vies de Marina, d'Elsa et de Nabokov appartiennent au même contexte historique, mais plusieurs autres points de comparaison les unissent et retiennent l'attention.

Ce qui intéresse avant tout en elles et qui les rend très actuelles, c'est aussi ce qui passionne Dominique Desanti elle-même : la migration des cultures et des langues, ce qui n'est pas rien pour des écrivains. Sur ce point, Elsa est assurément la plus pathétique des trois. Plus qu'en russe, c'est dans la langue d'Aragon qu'elle tient à se faire entendre. Elle vivra donc l'émigration extrême, celle de la langue, en brisant ses liens avec son idiome natal. Par la suite, toute sa vie elle se battra avec « ce corset de plâtre », la langue française. D'autant plus que son compagnon ne l'encouragera pas vraiment à écrire. Au début, après avoir publié deux romans en russe (*Fraises des bois* et *Camouflage*), elle se traduira elle-même du russe, un peu comme le fait Nabokov vers l'anglais avec *Chambre obscure* (devenu *Laughter in the*

*Dark*) et *La Méprise* (*Despair*), et se livrera au difficile exercice de traduire en russe *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Son passage des langues s'effectue décisivement en 1937, la même année que son compatriote Nabokov, avec *Bonsoir Thérèse* (qui paraîtra en 1938), après dix ans de vie commune avec Aragon. Ce passage a lieu dans le déchirement et la torture : « Ma langue maternelle, mon irremplaçable langue... Elle ne me servait plus à rien. LE MAL DE LANGUE EST INSUPPORTABLE COMME LE MAL DU PAYS. ON CROIRAIT QU'UNE LANGUE, PERSONNE NE PEUT VOUS LA PRENDRE, QUE VOUS POUVEZ L'EMPORTER AVEC VOUS OÙ QUE VOUS ALLIEZ, QU'ELLE VIT EN VOUS INOUBLIABLE, INCURABLE, DIVINE... EN RÉALITÉ UNE LANGUE, CELA SE PARTAGE AVEC UN PEUPLE, UN PAYS... IL FAUT QU'ELLE S'EXERCE. IL FAUT S'EN SERVIR, SANS QUOI ELLE SE ROUILLE, S'ATROPHIE ET MEURT » (Cité dans *Elsa-Aragon*, avec les majuscules, p. 199-200).

La coupure d'Elsa d'avec sa langue maternelle est d'autant plus difficile que ses leçons d'écriture, elle les tient de Russes comme Maïakovski, Chklovski, Gorki, Babel, plus que d'Aragon. Le mal du pays et de la langue s'avivera en elle plus que jamais en 1956, avec la crise du communisme en URSS.

Si Nabokov a, lui aussi, parlé de ses souffrances à écrire dans une langue étrangère, son sort est tout de même, comparativement, un peu plus doux : d'une part, l'anglais a été sa langue d'études à Cambridge et, d'autre part, il n'a jamais vraiment rompu avec son idiome natal, sa femme Vera étant de même origine que lui et son enseignement de la littérature russe aux États-Unis l'obligeant à maintenir ce lien vivant. Sa première œuvre écrite en anglais fut *La Vraie Vie de Sébastian Knight* publiée en 1940 (mais rédigée bien avant).

Quant à Marina Tsvétaeva, elle tente d'écrire en français et produit quelques belles œuvres dans cette langue (dont des lettres), mais n'arrivera jamais à y être à l'aise : elle sera malheureuse dans l'étrangeté irisée et grise de Paris et connaîtra, en dix-sept ans d'exil (dont plus de quatorze aux portes de la Ville lumière), une migration culturelle et linguistique très partielle et globalement avortée. Il faut dire que les émigrés russes en général vivent alors mal leur différence culturelle d'avec les Français, qu'ils estiment égoïstes, intéressés, mesquins, sans grande foi, sans enthousiasme, et trop près de leurs sous : cette remarque revient dans les trois livres, pour bien montrer tous les malaises concrets de l'exil.

Autre trait commun inattendu entre ces trois vies, ces personnes cultivent une étonnante fidélité, comme pour contrebalancer la dérive de l'exil. Ils forment tous des couples solides malgré les soubresauts multiples qu'ils subissent. Le mariage le plus stable est celui de Nabokov à Vera qui a duré plus de cinquante ans, entrecoupé qu'il fut seulement de brèves incartades parisiennes du mari, sans grande conséquence. Ce couple s'est consolidé dans l'exil autour de l'édification commune de l'œuvre de l'écrivain à laquelle Vera a beaucoup contribué, suggérant des idées, esquissant des canevas, rédigeant des passages, écrivant sous dictée, révisant les textes, se chargeant de la correspondance. On aurait d'ailleurs aimé en savoir plus sur cette collaboration, ne fût-ce que pour rendre justice à Vera. Mais c'est sans doute impossible, tant cette femme semblait être d'une discrétion farouche.

L'harmonie est en revanche moins grande entre Elsa et Aragon sur ce plan, puisque chacun fait son œuvre en marge de l'autre, voire avec une subtile rivalité. Tout au long de leur biographie, on décèle cette sourde concurrence entre eux, ravalée, étouffée, mais néanmoins active

et qui a dû affecter la qualité de leur travail respectif. Elsa forme avec Aragon un couple surréaliste plein de bruit et de fureur, couple extraverti dont le mythe soigneusement élaboré (surtout par Aragon, mais aussi par le « mentir-vrai » d'Elsa) fait ici l'objet d'une démythification en règle de la part de la biographe (d'où son sous-titre : *Le Couple ambigu*). Pendant qu'Aragon, dans ses hésitations bisexuelles et ses infidélités (avec Nancy Cunard, notamment, fille d'un armateur anglais), chante les « yeux d'Elsa » et se dit « fou » de sa Muse, Elsa, elle, dans sa réalité d'amoureuse passionnée, est frustrée et déçue. Elle passera sa vie à désirer en vain un enfant et à croire que personne ne l'aime. Mais le couple persistera contre vents et marées. L'homosexualité d'Aragon n'éclatera au grand jour qu'après la mort d'Elsa. La légende aura donc été double, marquée par l'impossible amour et la complicité du « mentir-vrai » (tant au plan personnel que politique).

Quant à Marina Tsvétaeva, tout en étant mariée, elle voltigera d'amour en amour, comme de ville en ville, en passant même du saphisme à la maternité, mais sans jamais rompre avec le père de ses enfants auquel elle restera attachée jusqu'à la mort. C'est d'ailleurs un peu pour le rejoindre qu'elle rentre finalement en URSS. Notons qu'elle a beaucoup investi dans sa correspondance pour maintenir cette continuité, rêve de stabilité qu'elle semble résumer dans un vers révélateur : « Amour cela veut dire — Mien ».

Voilà donc autant d'écrivains en errance, vivant dans une apparente instabilité, mais qui aussi nourrissent en eux un ancrage symbolique rassurant.

Ces trois personnes sont également anticonformistes et connaissent toutes la misère matérielle au cours de leur exil. Comme elles sont en rupture de société, elles sont ouvertes à la transgression et à l'innovation.



Marina Tsvétaeva est, de loin, la plus marginale. Elle bouscule les tabous de son milieu, non seulement en épousant à dix-huit ans un adolescent attardé, demi-juif, malade et sans métier, mais aussi, par la suite, en se lançant dans des aventures lesbiennes voyantes avec Sophie Parnok. Petite-fille de pope, elle devient provocatrice dans l'âme et multiplie les inconvenances vestimentaires, les écarts de conduite, les amours réelles, notamment avec le poète Mandelstam, son éditeur Vichniac, l'officier Rodzevitch, ou épistolaires-imaginaires, avec Pasternak, Rilke, l'historien Taguer, entre autres. Après avoir perdu une enfant en bas âge, elle ignorera toujours qui est le père de son dernier. Son exil s'effectuera dans la démesure, le désordre, le dénuement. Sa dernière folie sera de rentrer en URSS au plus mauvais moment, celui des purges staliniennes, en dépit des amis qui l'en dissuadent (dont Berdiaev). Rentrée au pays, elle ne trouve plus ses repères et ne rencontre que l'injustice, le mépris, le rejet, le terrorisme totalitaire, la violence infligée à ses proches (sa sœur, sa fille et son mari étant déportés dans des camps), et les bombes nazies qui lui pleuvent sur la tête à Moscou. Sa misère matérielle devient encore plus grande, doublée d'une misère intellectuelle et affective navrante. Délaissée par tous, ne touchant plus personne avec sa robe trouée de brûlures de cigarettes (puisque tout le monde est très pauvre) et ne pouvant plus écrire, il ne lui reste plus qu'à rejoindre le pesant cortège des poètes russes suicidés, après Essenine (époux de la danseuse Isadora Duncan) et Maïakovski, ce qu'elle fait en 1941 dans un bourg boueux perdu au bord de la toundra éternelle où, avec son fils, elle s'était isolée, malgré tous les avis qui lui avaient déconseillé de quitter Moscou. Le bilan final est lourd : le mari, après avoir été torturé, est exécuté (et ne sera réhabilité qu'en 1956) ; le fils, mobilisé, meurt au front ; la seule fille qui reste passe, après la

---

guerre, du goulag à la solitude des glaces où elle est assignée à résidence, avant d'être réhabilitée en 1955. C'est elle qui contribuera à faire connaître la vie et l'œuvre de sa mère.

Par comparaison, l'anticonformisme d'Aragon fait un peu dérisoire, mais il se lit tout de même dans son association tumultueuse au groupe surréaliste, ainsi que dans ses rêves d'étrangères, rêves partiellement satisfaits par Elsa et leur union peu conventionnelle. Elsa reste en effet mariée pendant dix ans à Triolet tout en vivant avec Aragon, ce qui est inusité pour l'époque. C'est au moment où elle divorce pour épouser son élu, en 1939, que, significativement, elle change de langue. Lorsqu'Elsa rencontre le piéton de Paris en 1928, il est un rescapé d'une tentative de suicide et il est fauché. Pour le couple, les débuts sont donc difficiles. Ils vivent de peu et doivent être inventifs. Elsa se met à fabriquer des colliers qu'Aragon essaie de vendre tant bien que mal. Mais leur situation va s'améliorer avec les succès littéraires et les prix qui se multiplieront. La phase ultime de leur existence commune, alors qu'ils habitent un bel appartement rue de Varenne dans le huppé VII<sup>e</sup> arrondissement où ils reçoivent le Tout-Paris, paraît d'un confort bien bourgeois à côté de la misère extrême d'une Tsvétaeva.

Quant à Nabokov, il a l'air encore plus sage en regard des deux autres, mais il a lui aussi ses anticonformismes. Il dédaignera les nouvelles modes, dont le freudisme, se passionnera pour les papillons, dont il deviendra un expert international, vivotera dans la misère, de petit job en petit job, jusqu'à ce qu'il obtienne sur le tard (à cinquante ans) un poste titularisé à Cornell et jusqu'à la parution de *Lolita*, en 1955, son plus grand triomphe, qui sera aussi son œuvre la plus subversive et choquera l'establishment américain. Le succès est tel que

le romancier pourra se retirer, à moins de soixante ans, en Suisse, avec sa femme, jusqu'à sa mort en 1977.

Il existe enfin un dernier lien entre ces trois auteurs. Ils ont tous eu du mal à publier leurs premiers textes et, à un moment ou l'autre de leur carrière, ils ont dû le faire clandestinement. Marina Tsvétaeva se compromet (aux yeux des Soviétiques) dans des revues d'émigrés. Elsa et Aragon impriment leurs publications résistantes sous l'Occupation, alors que les Allemands passaient sous les fenêtres fusil sur l'épaule. Nabokov, lui, doit sortir *Lolita* des États-Unis et la proposer au souterrain Maurice Girodias, d'Olympia Press à Paris, avant qu'elle ne vienne au grand jour américain.

Mais Dominique Desanti n'idéalise pas ces grands personnages. Bien qu'elle ne cache ni son affection ni son admiration pour eux, elle n'hésite pas à nous en montrer, au passage, les aspects négatifs, c'est-à-dire heureusement trop humains. On verra, par exemple, un Nabokov froid, distant, inaccessible, d'une exigence inhumaine envers lui-même et les autres ; ou une Tsvétaeva presque complaisante dans le malheur, voire un peu bête dans son cheminement entêté vers le pire ; ou Elsa oublier la gravité politique de son engagement au bras de l'écrivain communiste français le plus en vue, pour se laisser aller à son obsession, frivole, du Goncourt, qu'elle finira par obtenir en 1945 pour un recueil de nouvelles. Aragon nous apparaît sous ses jours détestables autant que sous ses glorieux : peu loyal en amour, intrigant en politique, arriviste et d'un narcissisme irritant, jaloux des enfants de papier d'Elsa, sans parler de leur « mentir-vrai » louvoyant et quelque peu malhonnête (en particulier quand, tout en sachant ce qui se passait au pays du socialisme avant les dénonciations publiques de 1956 sur les crimes staliniens, les camps et l'exécution d'innocents, ils maintiennent l'illusion pour soutenir le

moral des militants français). Les contradictions d'Aragon souvent dérangeant, notamment lorsqu'il passe du surréalisme le plus débridé au réalisme socialiste le plus déclamatoire, ou fréquente Picasso (à qui il commande le portrait controversé de Staline) qu'il accroche sur son mur à côté de Braque, Léger, Matisse, tout en défendant le réaliste Fougeron avec éclat.

Si ces trois vies présentent beaucoup de similarités, dont celles, fondamentales, d'avoir été des vies de roman et d'avoir produit des œuvres durables, habitées par la passion de la liberté, la pulsion amoureuse et la maîtrise de l'art, il n'en reste pas moins qu'elles connaissent des différences irréductibles. Marina Tsvétaeva se démarque assurément par le tragique de son destin, l'ampleur de son échec existentiel, sa solitude extrême dans l'effritement de son monde, le caractère velléitaire de sa migration, sa perte du sens des réalités et son enfermement destructeur dans l'imaginaire. Par contraste, Elsa, dont Aragon dit qu'elle est le réel même, sait ce qu'elle veut en tout : elle s'installe confortablement dans sa culture d'adoption à force de volonté, de travail et de fermeté dans ses choix. Quant à Nabokov, on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'il s'en est mieux tiré en exil que s'il était resté dans son pays natal. Il représente la réussite parfaite à tous égards : littéraire, universitaire, amoureuse, maritale, familiale, financière, avec une intégration totale de la langue de culture.

Parmi les migrants de culture, ces trois destins font figure de précurseurs, puisque le métissage culturel s'accroît à notre époque et l'écrivain cosmopolite devient un phénomène courant. Si beaucoup d'écrivains du XX<sup>e</sup> siècle sont des transplantés ou des errants apatrides, tels Beckett, Ionesco, Cioran, Musil, Cohen, qui ont fui guerre, injustice, oppression<sup>1</sup>, peu cependant ont fait le saut décisif de la langue, et encore moins une œuvre

---

écrite dans deux langues. En tant que migrants de langue, les écrivains retenus par Dominique Desanti sont assurément à classer dans le groupe rare d'auteurs qui sont allés jusqu'à l'extrême, jusqu'au plus difficile du multiculturalisme, groupe qui compte dans ses rangs un Mamouni, un Kundera ou un Bianciotti.

En découvrant tout ce que Dominique Desanti connaît des grands auteurs passés et présents de ce siècle, on ne peut que souhaiter avec impatience la parution prochaine de ses Mémoires, si attendus, annoncés par son éditeur et auxquels elle travaille depuis un certain temps.

---

1. Sur le sujet, Jean Bessière et André Karatson ont écrit un livre décisif où sont analysés quelques déracinés du XX<sup>e</sup> siècle : *Déracinement et littérature*, Presses de l'Université de Lille III, 1982, 139 pages.